

Pourriez-vous vous présenter brièvement ? Votre nom, votre date de naissance et le lieu où vous avez grandi.

Je m'appelle Camille Weiler. Je suis né le 11/09/1935 ici à Noertrange. Je suis vraisemblablement le dernier de ma génération à être né dans ce village. J'ai passé toute ma vie ici même.

Pourriez-vous brièvement nous présenter vos parents ? Leur nom et leur profession.

Mon père s'appelait Theodore Weiler. Il est né en 1909 et menait notre exploitation agricole. Ma mère s'appelait Thérèse Reis. Elle est née en 1900. Les deux se sont occupés durant toute leur vie de notre exploitation agricole.

Pourriez-vous brièvement présenter vos frères et sœurs ?

Mon plus jeune frère, Jos Weiler, est né en 1940. Ma sœur Lydie, ou Lydia Weiler, est née en 1937. Malheureusement, elle est déjà décédée. Étant né en 1935, je suis l'aîné des trois enfants.

Quelles personnes ont joué un rôle important durant votre enfance et au quotidien ?

Cette question est des plus simples, c'était notre mère. Elle était toujours présente et notre interlocutrice. Pendant de longues années, elle était en permanence à nos côtés. Notre père devait travailler et exploiter la ferme. C'est pourquoi notre mère représentait tout pour nous.

Quel âge aviez-vous lorsque la Wehrmacht a envahi le Luxembourg, et vous souvenez-vous personnellement de ce jour ?

Ce dont je me souviens, c'est d'avoir vu soudainement en plein milieu du village une dizaine de magnifiques chevaux attachés à une clôture de jardin. À mon retour de l'école, les chevaux avaient disparu. Je n'ai pas vu de soldats ni rien d'autre. Vous devez savoir que nos parents nous tenaient à l'écart au moindre incident. La sécurité était de mise en toutes circonstances.

En quoi l'occupation allemande a-t-elle concrètement changé votre quotidien et celui de votre famille ?

Tout d'abord, j'ai dû changer le « C ». J'étais enregistré en tant que « Camille » avec un C. Nous avons alors reçu l'ordre de remplacer le C par un K. Le soir, nous devions obscurcir le tout : les étables, les maisons. Chaque localité avait son bourgmestre local, contrairement à aujourd'hui, où le bourgmestre s'occupe d'une commune entière. Chez nous, il s'agissait d'un homme, dont la compétence se limitait à Noertrange. Il était chargé d'assurer que tout le village soit obscurci, ce à cause des avions qui nous survolaient durant la guerre. Ils ont lâché de nombreuses bombes au-dessus du territoire allemand. Le bourgmestre local était un homme fort avenant. Il fallait bien que quelqu'un assume cette tâche. Il ne faisait de mal à personne. Son supérieur venait de Wiltz. Celui-ci traversait les villages à moto le soir pour contrôler si les bourgmestres locaux faisaient bien leur travail. Outre l'éclairage et l'obscurcissement, le bourgmestre local avait un autre devoir. Le grand nombre d'avions qui nous survolaient et lâchaient parfois des bombes – comme ici au bas du village entre Noertrange et Winseler, où deux bombes s'étaient écrasées – auraient en effet pu déclencher un incendie. C'est la raison pour laquelle le bourgmestre local devait veiller à ce que deux hommes mènent la garde en permanence durant la nuit. Ils devaient rester éveillés pour surveiller tout départ de feu et être directement sur place. Nos services de protection contre les incendies n'étaient pas encore aussi perfectionnés qu'aujourd'hui.

Avez-vous constaté des changements à l'école ?

Nous n'avions plus que cours le matin jusqu'à midi trente. Les après-midis étaient libres.

Qu'en était-il des langues ?

Plus de traces du français. Nous n'apprenions que l'allemand et le calcul.

Qu'en était-il des Jeunesses hitlériennes ? En faisiez-vous partie ?

Bonne question. Nous avions à l'époque une maîtresse qui s'évertuait à nous rendre les Jeunesses hitlériennes attrayantes. À ses dires, c'était formidable, nous allions partir dans des camps de vacances, faire du sport, etc. Elle nous promettait monts et merveilles. À mon retour à la maison, j'ai raconté le tout à ma mère tout euphorique. J'ai trouvé bizarre qu'elle ne se prononce ni pour ni contre. Je n'y comprenais plus rien. D'habitude, elle avait toujours une opinion tranchée. Sur ce sujet précis, elle ne voulait pas prendre parti. Bien sûr, on nous rebattait les oreilles à l'école. J'attendais avec impatience d'avoir 10 ans pour rejoindre les Jeunesses hitlériennes. Dieu merci, cela n'est pas arrivé.

Qu'en était-il de l'approvisionnement en vivres durant la guerre ? Aviez-vous toujours suffisamment de quoi vous nourrir ?

Oui, parce que mes parents avaient une exploitation agricole. Nous mangions nos propres pommes de terre et nos œufs. Nous avions également du bétail à l'étable. Nous abattions parfois un porc de plus que prévu sur la carte de rationnement. Durant la guerre, il y avait des cartes de rationnement, c'est-à-dire que l'on n'avait droit qu'à une certaine quantité de viande. Étant donné que cela ne suffisait pas, mon père se voyait obligé de faire parfois des choses qui – comment dirais-je – n'étaient pas tout à fait régulières. Je peux d'ailleurs vous raconter une histoire à ce sujet. Lors de l'abattage clandestin, ma sœur et moi, et parfois aussi mon frère cadet, étions appelés à l'extérieur de la maison. On nous disait alors : « Allez à l'arrière et criez à pleine voix ! » Le reste du temps, on nous enjoignait toujours de rester silencieux, à table et partout. Et voilà que tout à coup, nous devons nous mettre à crier en plein air. Il nous a fallu du temps pour en comprendre la raison. C'était pour le cas où l'abattage des porcs tournerait mal. On commençait en effet par les assommer. Si l'on ne visait pas juste, ils se mettaient à crier. Les voix d'enfants à l'extérieur et les cris des porcs à l'étable étaient fort similaires. Ainsi, on pouvait difficilement percevoir si des porcs étaient abattus clandestinement. Ensuite, nos parents réapparaissaient et nous rappelaient à l'intérieur. Comme je vous le disais, nous avions ces cartes de rationnement, et lors des abattages réguliers, un vétérinaire de Wiltz passait pour le contrôle. La viande était pesée. Il pouvait ainsi constater la quantité de porcs tués. Cet homme effectuait un contrôle très strict. En effet, il était obligé de faire son travail correctement, étant lui-même contrôlé.

Comment avez-vous ressenti l'ambiance durant l'occupation allemande ? A-t-elle évolué au cours de ces cinq années ?

Le pire a été lorsque le Gauleiter a instauré l'enrôlement de force du jour au lendemain. Les Luxembourgeois étaient vraiment – comment dirais-je – catastrophés lorsque leurs fils ont soudainement dû partir.

C'était donc une ambiance d'angoisse, ou comment le décririez-vous précisément ?

La peur régnait. Le régime nazi menaçait de déplacer tous ceux qui refusaient d'obtempérer. Nos parents redoutaient tous les soirs d'avoir à se réveiller le lendemain loin de chez nous. Les déplacements se faisaient toujours aux premières heures. À cette heure, les gens étaient encore tous chez eux, ce qui permettait aux Allemands de les attraper tous ensemble. Les nazis se pointaient vers 4 ou 5 heures du matin et déplaçaient des familles entières. Nous vivions dans une angoisse permanente.

Avez-vous entendu parler de résistance ou de collaboration dans votre quotidien pendant la guerre ?

J'en avais conscience sans le savoir. Nos parents, les membres de notre famille et nos connaissances veillaient à ce que nous, les enfants, n'en sachions rien. Après tout, la vérité

sort de la bouche des enfants et des fous. Il aurait été facile pour les occupants de soutirer aux enfants ce qui se passait chez eux. Soit on nous envoyait nous promener lorsqu'ils s'entretenaient, soit ils parlaient à mots couverts pour que nous ne comprenions pas ce qui se passait.

Le 30 août 1942, l'enrôlement de force a été décrété au Luxembourg. Vous souvenez-vous de ce jour ?

Je me souviens de l'homme à moto en provenance de Wiltz qui a traversé les localités à toute vitesse avec un haut-parleur. Il annonçait que toute personne qui résisterait passerait devant une cour martiale. Pour le paysan, cela ne posait pas de problème, il allait cultiver son champ. Mais les personnes employées dans des bureaux furent forcées de se rendre au travail, faute de quoi elles auraient subi le même sort que les instituteurs à Wiltz.

Vous venez de mentionner la grève à Wiltz. En avez-vous perçu quelque chose ici dans le village voisin ? Vous trouviez-vous vous-même à Wiltz ? Comment cela s'est-il passé ?

Nous n'étions pas à Wiltz, mais nous n'avons pas tardé à apprendre que les ouvriers refusaient de travailler et de se rendre à l'usine. Les instituteurs ne donnaient pas non plus cours. Ce bruit s'est répandu rapidement.

Nous venons d'évoquer l'enrôlement forcé. Votre père n'a-t-il pas lui aussi caché deux hommes ?

Oui. Cela explique aussi l'abattage clandestin dont je vous ai parlé au début. Il y avait là un couple de personnes âgées de Wiltz, qui n'avait pas d'enfants et recevait donc moins de cartes de rationnement. Ils devaient en plus ravitailler les deux hommes. Je ne sais pas si mon père s'y était engagé. Toujours est-il qu'il a procuré de la viande et des pommes de terre à ces personnes pour nourrir les deux jeunes hommes.

Et pour votre père, était-il clair dès le départ qu'il allait apporter son aide ? Il se mettait donc lui-même en danger.

C'est exact. Laissez-moi vous raconter une autre histoire. Il s'agit d'un autre abattage clandestin, lors duquel chaque ménage avait reçu un demi-porc. L'un d'entre eux a alors eu l'idée saugrenue de dire au cafetier, tout en s'essuyant la bouche : « Mmh, j'ai reçu un porc de M. Weiler de Noertrange ! » Plusieurs personnes étaient présentes et l'ont entendu. Peu après, ils sont venus chercher mon père en moto avec side-car. Il leur a bien entendu menti en leur disant qu'il avait besoin d'argent. Mais c'était un mensonge, il s'agissait tout simplement d'une faveur. Il s'est donc pris un sérieux savon.

Pourriez-vous parler de l'attaque sur la tannerie Ideal à Wiltz ?

À l'époque, on obtenait le tan par écorçage, et non comme aujourd'hui à la scie mécanique. On descendait alors les bandes d'écorce entières au village où elles étaient entassées. Le fils des voisins et moi-même jouions sur ces bandes d'écorce, il faisait beau. Subitement, deux avions sont passés au-dessus de nos têtes et ont tiré. Nous avons eu tout juste le temps de sauter du tas et de nous mettre à l'abri. Voilà pour ce qui est de la tannerie. Les avions ont fait demi-tour et sont revenus pour attaquer la tannerie une deuxième fois. Plus haut, un canon antiaérien avait été placé au croisement avant la route nationale – chose que nous ignorions. Soudain, le ciel s'est rempli d'avions, et le canon s'est mis à tirer. Les deux chasseurs – c'est-à-dire de plus petits avions plus sportifs – ont soudain fait un bruit différent. Nous pensions qu'ils avaient été touchés. Mais nous nous trompions. Les deux avions ont fait demi-tour et ont disparu. Sur quoi, le canon s'est tu.

Comment avez-vous vécu la libération en septembre 1944 ? Vous souvenez-vous de ce jour ?

Nous avions au village un curé qui aimait bien la musique et le chant. À l'arrivée des Américains, il a fait ériger un arbre de la liberté en plein centre du village. Les villageois lui ont prêté main-forte. Il s'agissait d'un grand sapin garni de drapeaux et d'un haut-parleur. On y diffusait des chants luxembourgeois. Plus tard, au retour des Allemands, ils ont cherché notre curé. Heureusement pour lui, il s'était enfui à temps, faute de quoi sa dernière heure aurait sonné. Les gens étaient bien sûr euphoriques. Mais leur déception n'en fut pas moindre, lorsque les Allemands sont revenus. À la première apparition des Américains, et alors que nous dormions encore, un missile V1 s'est écrasé dans la forêt entre Derenbach et Eschweiler. Nous sommes littéralement tombés du lit, les vitres ont éclaté, les maisons tremblaient. Et la forêt a été entièrement dévastée. Pour ce V1, il devait certainement s'agir d'un raté, car il n'était sûrement pas destiné à exploser dans la forêt. Toujours est-il que cela a fait un fameux bruit.

C'est alors qu'a commencé la bataille des Ardennes. Où et comment l'avez-vous vécue ?

Soudainement, le bruit a couru que les Allemands approchaient et avaient déjà passé la frontière. Nous avons chargé à toute vitesse une charrette à cheval et nous sommes dirigés vers Doncols, et ensuite vers Tarchamps. « Où allez-vous ? » – « À Bastogne. » – « Cela n'a pas de sens. Les Allemands s'y trouvent déjà. » Nous sommes donc restés quelques jours à Tarchamps, où les Allemands réquisitionnaient déjà des jeunes hommes et des chevaux. Mon père, mon cousin et un autre homme nous rejoignaient de nuit à la maison et se cachaient durant la journée dans une grange à l'extérieur du village, pour ne pas se faire attraper par les Allemands. À un certain moment, il s'est avéré que ne pouvions pas non plus rester là. Les Allemands avaient réquisitionné nos chevaux à Tarchamps, mais ils nous ont permis de retourner chez nous avec la charrette à cheval. Ensuite, le cheval a été dételé, et le soldat l'a ramené à Tarchamps. C'est ainsi que nous nous sommes retrouvés sans chevaux. Après, nous avons vécu ici à la cave. Je me souviens encore avoir vu au village un panneau avec l'inscription « Schade ». Je l'avais déjà vu d'en bas sans en comprendre la signification. Le panneau montrait en direction de notre maison. Je n'y pensais plus jusqu'à ce que je réalise que l'officier qui avait pris ses quartiers dans notre maison s'appelait « Schade ». Il s'était installé à l'arrière dans le séjour. Dans le corridor, ils avaient érigé des blocs en zigzag pour que les éclats ne les atteignent pas. Ils avaient pris toutes leurs précautions. Durant l'offensive von Rundstedt, nous étions installés à la cave sur les pommes de terre. Le fourneau se trouvait dans la buanderie, de sorte que notre espace de vie se limitait à la cave et à la buanderie. À un certain moment, mon père est allé chez l'officier dans le séjour. En ouvrant l'armoire, il y a aperçu ses jambons. Il en a pris un, ce à quoi l'officier a protesté en lui disant qu'ils étaient confisqués. Il a répondu que c'était pour ses enfants et nous l'a amené à la buanderie. C'est à cette époque que la bataille des Ardennes a véritablement débuté. Les Allemands voulaient construire un bunker à l'entrée du village. Il était destiné à servir de poste de commando. Ils avaient creusé une fosse profonde. Le tout allait devoir être camouflé à l'aide de branches de sapin, de tôle et de terre. Mais que s'est-il passé ? Cinq à six obus ont survolé notre maison pour aller s'écraser simultanément dans la fosse. Tous ceux qui s'y trouvaient sont morts. Le bruit a ensuite circulé que Noertrange était un nid de trahison. Ils sont donc venus et nous ont tous chassés de la cave. Je me souviens que nous avons alors couru avec un traîneau comme un troupeau de moutons à travers les champs en passant par la *Louh* – le lieu actuel du champ d'aviation. Les Allemands avaient amené des draps de lit dans lesquels ils avaient découpé un trou. Ils s'en servaient pour se camoufler dans la neige profonde. Cela empêchait les Américains de les voir. Quant à nous, nous courions dans les vêtements – ou plutôt haillons – que nous avions sur nous. Tout autour de nous, les tirs ne cessaient pas, mais nous sommes restés indemnes. Nous nous sommes rendus dans une cave à Erpeldange. À ce moment-là, nous avions toujours du bétail. Mon père remontait une fois par jour par la vallée pour nourrir et abreuver le bétail. Un jour, le bétail avait disparu. Il est allé voir l'officier pour lui

demander où était son bétail. Celui-ci lui a répondu : « Nous l'avons mis en sécurité. » Sur ce, mon père lui a fait remarquer que le gros taureau se trouvait toujours là et lui a demandé pourquoi ils ne l'avaient pas emmené également. Il ne comprenait pas que deux taureaux puissent s'entendre. Il aurait été préférable qu'il se taise. L'officier a appelé ses grivetons, et mon père a réalisé qu'il était en difficulté. Il a couru à l'étable et ensuite dans la cave. Les petites pommes de terre y étaient stockées – on les appelait « pommes de terre porcines » parce qu'elles servaient à nourrir les porcs. Elles étaient entassées en pyramide. Il a sauté dans le tas de pommes de terre, et celles-ci sont tombées sur lui jusqu'à le recouvrir entièrement. Mais parmi les Allemands, certains n'étaient pas mauvais. Les grivetons sont arrivés, et l'un d'eux a dit : « Inutile, il s'est taillé depuis longtemps. » – et cela bien qu'il soit couché 5 mètres plus bas sous les pommes de terre. Lorsqu'il est revenu auprès de nous à Erpeldange, il a déclaré qu'il ne devait plus y retourner, parce qu'il n'y avait plus de bétail. Ils avaient abattu toutes les bêtes.

Pourriez-vous nous décrire brièvement votre vie dans la cave ? Que ce soit ici à Noertrange ou à Erpeldange. À quoi ressemblait votre quotidien ?

Nous avons prié. Il n'y avait rien d'autre à faire. De temps en temps, les grivetons, les soldats venaient près de notre fourneau pour sécher un peu leurs chaussettes – il ne s'agissait pas véritablement de chaussettes, mais de haillons. Ils avaient des blessures aux pieds.

Quel rôle la foi a-t-elle joué durant la guerre ?

Quand nous étions à la cave et que les obus faisaient trembler les maisons, beaucoup égrenaient leur chapelet. C'était leur seul espoir. Ils priaient pour que la situation prenne fin au plus vite. Lorsque les obus explosaient, mon père me recouvrait toujours la tête d'une couverture pour que je dorme et n'entende rien. Mais il faisait si chaud sous cette couverture ! Je m'en extirpais. À côté de la grange, nous avons soudainement aperçu une voiture radio allemande. Sur le chemin menant à la grange, les Allemands avaient érigé une grande antenne. Pendant quelques jours, elle est restée là, jusqu'à ce que les Allemands commencent à envoyer des signaux. Les Américains n'ont pas pris longtemps à s'en apercevoir et se sont mis à tirer. Les trois gros cerisiers qui se trouvaient derrière la maison ont ressemblé par la suite à des porte-manteaux. Ensuite, ils ont visé la grange, l'antenne, la voiture. Lorsque les Allemands ont commencé à produire de l'électricité et à communiquer, ils ont rapidement été repérés par les Américains. Au moment où la bataille s'est véritablement déclenchée à Bastogne et au Schumann ici plus haut, on a vu arriver un convoi avec des chevaux, des camions, des munitions et tout ce qui s'ensuit. Les Américains n'ont pas tardé à le repérer également. Ils ont sorti la grosse artillerie. Il y a eu un bruit énorme. Et je ne vous parlerai pas de la suite... Les chevaux ont été écartés de la route sur un chemin de campagne pour faire place au passage des véhicules. Comme nous n'avions plus de chevaux, mon père et un autre agriculteur avaient des terres en friche de l'autre côté de la route. Le chemin était impraticable à cause des nombreux cadavres de chevaux. L'autre côté était jonché de carcasses de voitures, de camions. Ils ont donc commencé par tirer les chevaux dans cette fosse. Ils ont ensuite découvert un soldat sous les chevaux. Ils l'ont enterré correctement à côté de la fosse. Il s'agit là d'images que l'on emporte avec soi dans la tombe.

Comment avez-vous vécu la libération définitive du Luxembourg en 1945 ?

Nous avons l'impression que les premiers à revenir sortaient de prison. C'étaient des demi-sauvages. Bam, bam, bam – ils tiraient à l'aveuglette. Ils sortaient de Sing Sing. L'aspect réjouissant, c'est que nous avons reçu pour la première fois du chocolat. Il s'agissait de ce chocolat noir mi-amer enveloppé dans du papier paraffiné. Et du chewing-gum. Nous étions ravis.

Quels sont vos souvenirs de l'immédiat après-guerre ?

Mon père s'est rendu dans le sud à vélo pour trouver du bétail et des chevaux. Qui d'autre aurait rétabli le pays ? Il nous fallait rapidement étanchéifier le toit. Cela a donné lieu à des altercations, chacun voulant passer en premier. Il n'empêche que la solidarité était plus forte à l'époque qu'aujourd'hui. Les gens s'entraidaient.

Comment décririez-vous votre village après la guerre ? Dans quel état se trouvait Noertrange ?

Le centre du village n'avait pas bonne allure. Il y avait une belle maison, celle de la famille Winandy, qui n'avait pas souffert de dégâts majeurs. En revanche, le centre du village et les maisons ici n'étaient plus habitables. On nous a envoyé des ouvriers de l'aciérie, dont des menuisiers et des maçons. Certains ont soudé des tôles sur les toits. Les gens se réjouissaient d'avoir un toit étanche au-dessus de leurs têtes. Nous, les enfants, n'avions qu'une seule idée en tête : tirer. Nous portions ces pantalons bouffants, dans lesquels nous dissimulions des carabines. Cela nous empêchait de plier les genoux. Une femme a fait la remarque suivante : « Si l'un de ces deux-là a un genou raide, faites attention. Il est certain qu'il se passera sous peu quelque chose quelque part. » Et nous partions tirer. Il est à peine croyable que rien ne nous soit jamais arrivé. Nous n'avions pas la moindre connaissance sur le fonctionnement de ces carabines. Nous ramassions les obus parsemés un peu partout. Les sapins avaient été coupés à hauteur de genou afin que les voitures ne passent pas. L'un de nous prenait l'obus, l'autre la douille. Nous le posions sur le tronc d'arbre et le tournions jusqu'à obtenir la poudre. Nous percions alors un trou à l'aide d'un clou dans le bord inférieur de la douille que nous remplissions de poudre. Nous fixions les petits sachets remplis de poudre au-dessus et refermions la douille en tapotant. Nous introduisions ensuite les barres dans le trou inférieur et appuyions dessus avec le pied. Il ne fallait pas que cela brûle, mais uniquement que cela siffle. L'obus tournait alors sur lui-même avant de s'élever et de tourner au rouge. Et ensuite : « Boum ». À Schleif, il y avait un pont sur la Wiltz. Les Allemands l'appelaient le pont du diable. Ce surnom était lié au fait qu'à chaque fois qu'ils l'avaient réparé et qu'ils pouvaient à nouveau le traverser avec leurs chevaux et leurs chars, les Américains le détruisaient. Après la fin de la guerre et alors que les Américains étaient encore parmi nous, nous n'avions toujours pas école. Nous avions une petite charrette, à l'aide de laquelle nous ramenions en permanence des traçants depuis Schleif. Les plus âgés possédaient des pistolets de localisation, et nous organisions des feux d'artifice. Nous leur apportions les munitions et ils se chargeaient de tirer. Soudain, nous avons vu quelque chose s'illuminer au bas du village et nous sommes allés voir de quoi il s'agissait. À côté d'une grange se trouvait une botte d'orge qui avait pris feu à cause d'une de ces fusées éclairantes. Nous sommes allés voir le propriétaire. Je ne vous dirai pas son nom. « Il y a le feu ! » À quoi il a répondu : « Laissez brûler ». « Mais c'est chez toi ! » Il s'est alors précipité pour faire sortir sa femme et ses enfants.

Comment parvient-on à assimiler le fait d'avoir assisté à tant d'horreurs de la guerre à un si jeune âge ?

C'est impossible à assimiler. Je ne parviens pas à sortir l'image de ma tête qu'à l'endroit même où se trouvait auparavant notre bétail, il y avait 5 cercueils confectionnés maison. Et ce, avec des planches de parquet, car il ne restait rien d'autre. Et le frère de mon père qui gisait dans un sac après avoir été déchiqueté par des obus. Bien sûr que j'y ai regardé. La tête, le bras et l'épaule dans un sac. C'étaient des images terribles. Deux personnes âgées vivaient dans la maison en face de chez nous. La femme est venue nous voir pour nous demander si nous avions de quoi l'aider, car son mari risquait de se vider de son sang. Il avait reçu un éclat en pleine tête. Ma mère lui a donné des oreillers et plein d'autres choses. Mais elle n'est pas parvenue à arrêter les saignements. L'homme est décédé, et nous avons accueilli sa femme chez nous. Ma mère m'a envoyé à son chevet. « Monte et va voir comment se porte la grand-mère. » J'étais assis à côté de son lit lorsqu'elle a brusquement arrêté de respirer. Je me suis

précipité auprès de ma mère : « Viens vite, la grand-mère ne respire plus ! » Elle m'a suivi et m'a annoncé que la grand-mère était morte. Ces images... Je pourrais vous montrer encore aujourd'hui l'endroit précis où se trouvait le lit dans lequel cette femme est décédée. C'est le genre de choses qu'on emporte avec soi dans la tombe, cela ne sort pas de votre tête.

Quelles pensées vous viennent à l'esprit lorsque vous repensez à la guerre aujourd'hui ?

J'ai de la peine pour les personnes qui en sont touchées. Des mères avec leurs enfants, qui ne parviennent pas à s'en sortir par eux-mêmes. C'est indescriptible. Cela n'aurait jamais dû se reproduire. Si vous m'aviez questionné il y a un certain temps, je n'aurais jamais cru qu'une telle chose puisse se répéter en Europe. Des mères et des enfants.